

CASSIERS Léon

Identité et fait religieux : quelques réflexions au terme du colloque de Bruges 2001.

Plutôt que de tenter une synthèse des exposés et débats que nous avons entendus, ce qui ne ferait pas justice à leur qualité, je préfère vous communiquer quelques réflexions qu'ils m'ont inspiré. D'entrée de jeu, je n'inclus pas dans ces réflexions le dernier exposé entendu, de J. B. Lecuit, que nous venons de discuter.

Il m'a semblé que le thème de notre rencontre - qui est aussi celui du congrès de Cordoba - s'ordonnait autour de quelques fils conducteurs que je vais vous proposer.

Pourquoi le titre : "Identité et fait religieux", qui paraît assez abstrait ?

Il me semble que ce thème doit d'abord être compris dans la suite logique des congrès précédents : "Rendre présent l'invisible", "Les fanatismes", "Angoisses et espérance", et Certitudes et expérience de la limite". Tous se donnaient pour propos de réfléchir sur certaines errances de la position religieuse. Ils témoignaient par là d'un malaise, ou tout au moins d'une interrogation que nous ressentons à situer nos convictions et pratiques religieuses dans le monde actuel. La croyance religieuse n'y va en effet plus de soi et nombreux sont ceux qui, dans nos sociétés, la suspectent de n'être qu'un reste de pensée archaïque superstitieuse que la rationalité moderne aurait dépassée. En parallèle, comme nous l'a bien montré Mme Simeoni, ce monde moderne lui-même craint de perdre sa culture et son identité face à la globalisation de l'économie et des communications.

La crainte de perte identitaire m'a paru de la sorte former le premier fil rouge qui courait sous de nombreux exposés et dans nos discussions. Si Mme Simeoni nous le disait clairement à propos de la globalisation, Mme de Grox nous le confirmait en en décrivant en une grande fresque historique comment, de Constantin à un siècle d'ici, la religion avait servi de support à notre identification sociale et culturelle. Or ce support est en train de s'effondrer. Allons-nous, nous a-t-elle dit, revenir comme chrétiens à la situation des premières communautés : des marginaux, des "résistants" face à l'ordre établi ? Jos Hendrickx, évoquant une série d'ouvrages récents, nous a lui aussi montré cette disparition du support religieux dans la vie publique et l'identification culturelle. France Ruzette et Richard Querinjean, analysant le phénomène Internet, ne se sont pas montrés trop optimistes quant à son impact sur le processus d'identification que doivent accomplir les jeunes. Un intervenant a clairement exprimé ses appréhensions à voir les jeunes actuels désormais privés de références identitaires en raison de l'excès même de celles-ci. Internet les prive du contact sensitif avec les autres humains et les noie

sous un flot d'informations et de références sans leur donner les outils de jugement. Hubert Auque, toujours dans le même esprit, nous a parlé de la perte des rites d'initiation et de passage, en particulier de l'affadissement du rite de la confirmation.

Tous ces rappels illustrent bien le premier fil rouge de nos débats : l'inquiétude d'une perte d'identité à la fois culturelle et religieuse. Nous ne sommes cependant ni dépressifs ni désespérés. Un deuxième fil, que nous pourrions voir comme vert, a tenté de reconstruire une espérance positive.

Au plan anthropologique, Mme Siméoni nous a introduits, avec Levy-Strauss, à l'idée d'une identité non pas substantielle, mais dynamique. L'identité culturelle est une réalité virtuelle, jamais accomplie et toujours en train de se faire. Celle que nous perdons actuellement fait place à une construction nouvelle qui recompose, sans nécessairement les perdre, les fragments des identités qui se défont. La question est donc d'éviter une rigidité apeurée qui bloquerait cette évolution vitale. Pour mieux nous rassurer elle nous a donné l'exemple de l'Américain heureux dans son héritage multiculturel, tandis qu'un intervenant nous proposait l'idée qu'à travers le choc dialectique des cultures, la civilisation en tant qu'humanisation de l'humain progressait sans doute. Jos Hendrickx nous annonçait quant à lui avec force : l'identité n'est pas statique et la religion n'est pas un fait, mais un dynamisme.

A ce stade, plutôt sociologique et culturel, nous voyions donc se dessiner une idée force : l'identité n'est pas une réalité représentable, identifiable, dirions-nous pour le plaisir du paradoxe. Elle est virtuelle, invisible foyer d'attraction toujours présent et dont il serait erroné de craindre qu'il puisse disparaître. D'une certaine manière, l'affirmation "N'ayez pas peur si l'identité ne se définit pas, elle ne meurt pas non plus".

J.P. Maidani-Gérard allait nous développer ce thème avec une grande clarté au plan psychologique. La psychanalyse nous enseigne, ou pour mieux dire nous fait faire l'expérience de ce que nous sommes toujours tentés de confondre identité et identification. Or à travers la série de nos identifications successives, nous construisons la réalité invisible de notre identité. Il nous propose, de ce point de vue, une intelligence originale de la fameuse expression de Freud : "Où il y a du ça, du Je doit advenir". Mais un "Je" qui renonce au mirage de la totalité et de la maîtrise, à la tentation de se perdre dans l'une ou l'autre de ses identifications. Un "Je" qui s'extrait d'identifications toujours plurielles et partielles sans jamais s'autosaisir totalement. De nombreux intervenants feront écho à ce thème. H Auque, entre autres, nous engage sur la même voie en nous parlant du renoncement à la maîtrise du désir qui se trouve à notre origine.

Le troisième fil conducteur de nos débats - de quelle couleur faut-il le voir ? je ne sais - est désormais celui du religieux, déjà évoqué jusqu'ici pour ce qu'il n'est pas ou ne devrait pas être : ni support d'identité culturelle même s'il le fut dans le passé, ni piège d'une identification personnelle totalisante. Sans vouloir aucun concordisme, J.P. Maidani-Gérard nous indique une analogie, un exemple. Saint Paul renonce à son identité en proclamant que c'est le Christ qui vit en lui. Et le Christ lui-même renonce à la sienne en renvoyant au Père qui vit en lui. Mais surtout, le nom, que nous recevons d'autres que nous-mêmes, nous renvoie à leur désir et d'une certaine manière, nous désigne une vocation.

Le désir de l'autre conduit ainsi nos débats au thème de la reconnaissance par l'autre, nécessaire pour conforter notre sentiment subjectif d'identité. H. Auque nous parle, par exemple, de la nécessaire reconnaissance du père par l'enfant pour constituer la position paternelle, l'identité du père. Hervé Collet va nous parler, plus concrètement, mi comme sociologue, mi comme théologien, de la reconnaissance des laïcs dans l'Eglise catholique. Si je l'ai bien compris (et je n'en suis pas sûr), il a voulu nous dire que de toute façon les laïcs étaient reconnus puisque, comme l'affirme Vatican II, ils sont engagés dans le sacerdoce commun du peuple de Dieu fondé, en amont, par l'Esprit Saint. Quelques autres et moi-même; manquant peut-être de foi, ne se sont pas convaincus pour autant de ce que la hiérarchie d'Eglise reconnaisse les laïcs dans les faits, précisément parce que les signes symboliques et juridiques de leur sacerdoce laïc, auxquels H. Collet semble attacher peu d'importance, ne leur sont pas donnés.

Au delà de cette divergence, ce qui est peut-être plus essentiel est la nécessité de cette reconnaissance par les autres par laquelle se nourrit la confiance dans la réalité de notre "Je", de notre identité. M'avancé ici un peu au-delà de ma mission de synthèse, mais en m'appuyant sur quelques indications fugaces données par les orateurs, j'ai cru percevoir sur cette piste une manière de préciser l'apport chrétien à la question de l'identité. J. Hendrickx nous a dit, en citant l'ouvrage "Penser au delà des frontières" : "L'aspect fondamental de l'identité ne doit pas être défensif, mais plutôt la question : "comment vous comportez vous envers les autres ?" Question qu'on peut comprendre comme "Quelle place donnez-vous aux autres dans la constitution de votre identité ?" J.P. Maidani-Gérard attire notre attention sur le fait qu'à travers notre nom, nous recevons notre identité d'autres que de nous-mêmes. Et si le thème de la reconnaissance par autrui semble bien nécessaire pour assurer la sécurité avec laquelle nous disons "Je", le terme de reconnaissance en reçoit une autre signification, inverse : que nous avons peut-être à reconnaître que notre identité, notre vie, ce que nous sommes, nous ne le devons pas d'abord à nous-mêmes, mais aux autres. Au désir de vie des autres à notre endroit.

On pourrait peut-être proposer cette hypothèse comme la spécificité de l'apport chrétien à la question de notre identité. Comme le sens aussi de

la proclamation "Bienheureux les pauvres" : bienheureux ceux qui peuvent se satisfaire de devoir leur vie aux autres humains et cesser de vouloir l'assurer seulement par leurs propres forces.

Cette hypothèse, ou cette question, sera ma conclusion.

L. Cassier

© AIEMPR.org